

Eliane Robineau - Madeleine Boissy

PEINTURES MURALES DES EGLISES DE L'YONNE



Ouvrage en vente à l'Exposition sur les Peintures Murales
à partir du 31 Juillet

Publications
Association Culturelle et d'Etudes de Joigny
Collection "Mémoire et Patrimoine"



Descente du christ aux enfers

LA DESCENTE DU CHRIST AUX ENFERS

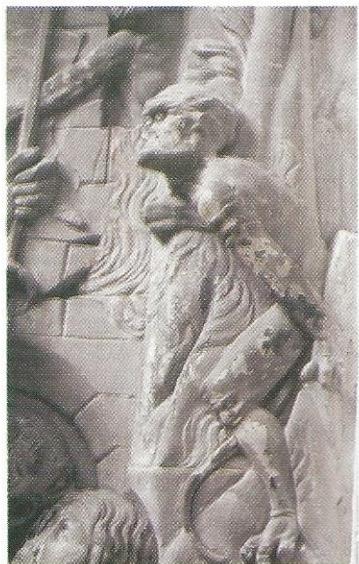
Par Pierre VALET

Un haut relief, daté de la fin du XVI siècle, situé dans la chapelle de la Vierge en l'Eglise Saint Thibault de JOIGNY attire l'attention du visiteur. Il représente la descente du Christ aux enfers entre sa mort et sa résurrection. "Il convient, au préalable, de distinguer entre les confessions de foi et l'iconographie qui s'est développée ensuite et qui illustre la théologie à sa façon". Pour la première fois le thème est traité au Vème siècle. C'est une évocation rare, parce que comme le dit Louis REAU " Le sujet disparaît du répertoire de l'art chrétien après le XVIème siècle. "

Il nous faut parler de l'enfer, lieu inférieur (du latin inferus ou infernus, ce qui est au dessous, ce qui est bas). Ceux qui ont délibérément et jusqu'au bout refusé le bien durant leur vie terrestre connaissent, au delà de la mort, le châtiment dû à une suprême justice.

Dans la plupart des religions anciennes il est seulement le séjour universel des morts. Le Schéol de la Bible et l'Hadés grec parlent d'un lieu où demeurent confondus les saints et les impies. Il est imaginé comme une fosse (P.S., 10.10; Ez 28.8) au plus profond de la terre (Deut 32.22) au delà de l'abîme souterrain (Job 26.5). C'est seulement lorsque le progrès de la conscience et grâce à la révélation divine que s'imposa la croyance à la justice future, qu'on situa un lieu particulier pour la punition morale.

Les Evangiles distinguent nettement la demeure des réprouvés. Ils la nomment Hadés (Luc XVI,23) la géhenne (Marc IX,44) la Fournaise de feu (Matth XIII 42.50) les Ténèbres extérieures (Matth.VIII.12). Pour Saint Thomas d'Aquin, dans la damnation des réprouvés, la miséricorde apparaît non point par mode de relaxation mais sous forme d'allégement en ce sens que la punition demeure en deçà de ce qu'on aurait mérité.

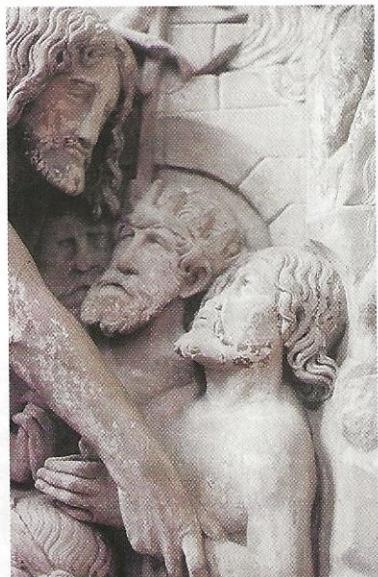
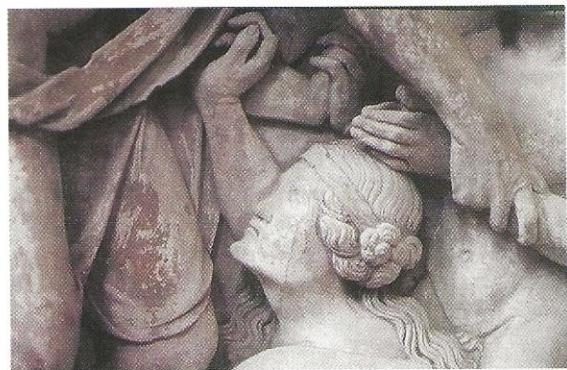
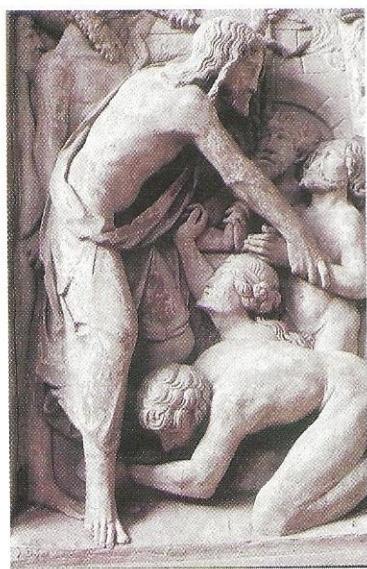


La théologie parle d'un lieu de châtiment constitué par la privation de la vision béatique de Dieu (Peine du Dam) et secondairement une peine directe, dite du sens, signifiée par le feu, qui, toutefois, s'exerce dans des conditions où les facultés semblables du corps terrestre n'existent plus. Citons enfin Bernanos (Journal d'un curé de Campagne) "La faute à peine sortie de nous, il suffit d'une regard pour que le pardon fonce sur nous, comme un aigle... l'enfer c'est de ne plus aimer". Il n'est pas possible de parler de l'enfer sans évoquer le diable, chef des anges déchus ou démons.

Son nom vient du grec diabolos : celui qui divise, qui dénigre, le calomniateur (dérivé de dia : à travers et ballô : jeter); ou encore le rival, celui qui, par orgueil, prétend "être comme Dieu". Il fut pourtant Lucifer (en latin qui porte la lumière). Son orgueil et son besoin de pouvoir l'amena à vouloir supplanter Dieu. Cette attitude lui valut le bannissement entraînant avec lui ses partisans, les anges déchus. L'antithèse est l'archange Michel dont le nom hébreu Mikael veut dire comme Dieu. Le rapport de Satan avec le mal est si étroit qu'il le personnifie. Il est désigné dans les Evangiles comme le Malin (Matth,13,19),(Jean 17.15), le Christ l'appelle aussi "Prince de ce Monde" (Jean 12.13) en raison de la puissance qu'il a prise ici-bas par le péché des hommes. Déjà dans la Bible (Gen 3.1) il revêt l'aspect du serpent pour proposer à Adam et Eve "Vous serez comme des dieux". L'affrontement Christ et Satan est constant. Luc (11.21) assure "L'homme plus fort, c'est Jésus-Christ". A la fin des temps la domination du diable sera complètement et définitivement écartée (Pierre 11.4).

Le sculpteur, à la recherche de textes pour bâtir son oeuvre n'avait que deux sources possibles : l'évangile apocryphe de Nicodème, les textes rédigés au moyen âge pour la présentation de mystères sur le parvis des cathédrales et églises. Ces représentations avaient pour but d'instruire des choses religieuses des populations incultes et analphabètes. Les auteurs cédaient souvent, pour aiguiser l'attention des spectateurs, à leur imagination, au merveilleux, à l'enjolivement, à l'affabulation.

Dans les grands canons de l'Eglise on ne trouve aucune relation de ce que fit le Christ pendant son passage aux enfers et le croyant doit se contenter de son Credo "Est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers..." Il est donc clair, qu'en observant le haut relief, l'identification des personnages n'est pas toujours aisée ou certaine, et que bien des fois nous resterons dans l'expectative, tout comme dans l'interprétation de certains détails. Par contre, la signification de l'oeuvre est limpide: le Christ est descendu aux enfers pour rencontrer les justes de l'Ancien Testament en attente de la Rédemption.



Contemplons maintenant cette merveilleuse sculpture. En arrière plan se révèle une vision dantesque de l'enfer. Sur une noria sont ligotés les damnés destinés à être précipités dans les flammes. Une muraille délimite l'espace du domaine satanique. Par une ouverture un diable tente à l'aide d'une gaffe, de faire choir la bannière de la résurrection tenue par le Christ, tandis que, par un autre orifice, une démonne cherche à en déchirer la toile. Il y a donc pour le sculpteur dualité de sexe dans le monde satanique. Les démons étant comparés comme des anges déchus, on en vient à la vieille interrogation à propos de leur sexe. Nous en resterons là.

De toutes les fissures du mur s'échappent des flammes. Tout à fait à droite un démon est sorti de son domaine pour tenter et provoquer le Christ comme il l'avait déjà fait dans le désert. A noter sur son épaule et sur son genou deux visages sculptés. Les artistes de l'époque usaient parfois de ce genre de facéties pour se détendre dans leur ouvrage. Peut-être reproduisaient-ils les traits de personnages de leur environnement? Nul ne le sait ...

En partant à nouveau de la gauche, un personnage chauve et barbu, pourrait bien être Abraham. En général le Christ, dans cette scène, est suivi des patriarches et des justes de l'Ancien Testament. Derrière "le Père des Croyants" (Abraham) pour les juifs, les chrétiens et les musulmans, se distingue une silhouette de profil. Certainement une figure symbolique que chacun peut interpréter à sa manière: lignée des patriarches, foule des justes etc...

La descente aux enfers se situe normalement "avant" la résurrection tandis que les représentations de cette scène, dont celle de Saint Thibault, montre un Christ avec son corps déjà ressuscité, tenant la bannière de la résurrection. Sommes-nous en présence d'un anachronisme? Non, car comment le représenter ainsi que les autres personnages; morts depuis fort longtemps. Le visage de Jésus porte les stigmates de la passion, son expression est mêlée de douleur et de compassion pour ceux qu'il rencontre. On est loin encore du rayonnement de la résurrection toute proche. Il tient par l'avant bras un personnage auquel nous nous intéresserons une peu plus loin.

A ses pieds Adam, nu, prosterné, comme ployant sous le poids de sa faute, les deux mains jointes entre les chevilles du Christ. Il est abattu, humble, suppliant. Ce personnage porte une des rares disgrâces de cette œuvre magnifique; son pied gauche très apparent est sculpté maladroitement; trop long, les orteils mal plantés, quoique bien articulés.

Eve (nue également) se pare de toutes les grâces de la féminité. Coiffée avec soin sa chevelure est agrémentée d'un ruban et de fines tresses. Son beau visage au profil grec présente cependant une bouche tombante et un menton agressif. Manifestement elle cherche à attirer l'attention du Christ sur elle.

Le couple est fort bien construit. En l'observant, avec un peu de recul et en se décalant vers la droite, Eve semble sortir du flanc de son époux. Est-ce intentionnel de la part du sculpteur, ou manquait-il de place pour camper tous ses personnages? Cette scène est bâtie pour représenter le couple premier géniteur du genre humain. Le sujet suivant nous dicte presque cette interprétation.

Un homme agenouillé, nu, mains jointes, une partie de son anatomie cachée pudiquement par un gracieux mouvement de la chevelure d'Eve pourrait bien être Adam (*Bis repetita*). De tradition, dans l'iconographie traitant du sujet, le Christ tient Adam ou Eve par l'avant bras. Son visage présente un nez épaté aux larges narines et sa tête, un système pileux fort développé.

Vient ensuite un personnage couronné; ce pourrait être David. Marie, la Vierge, et Joseph son époux étant issus de sa tribu, mais il ne porte pas de harpe pour l'identifier avec certitude et de plus il apparaît jeune, en pleine force de l'âge, ce qui est l'apanage de Salomon.

Bien dissimulé sous le bras gauche du Christ, un visage. Celui d'un homme âgé qui correspondrait plus à celui de David. A chacun de choisir. Toutes les sources d'information laissent place à un doute réel. Restons dans l'expectative.

En bas, à droite, des monstres entrelacés peuvent faire penser au léviathan de la Bible, le créateur dut le détruire pour rendre habitable la planète aux humains. Croyons davantage à l'imagerie du Moyen Age sans lui chercher une identité particulière. Privé de tout élément de comparaison, il aurait fallu se rendre en Proche Orient où les populations de confession Orthodoxe et Maronite bénéficient d'une iconographie plus féconde en ce domaine. La confusion, dans les textes compulsés, entre enfer et limbes, prête à interprétation libre. Cela peut être dû aussi aux difficultés de traduction Grec - Latin - Araméen et autres langues.

De nos jours l'enfer est considéré comme lieu éventuel de châtiment, les limbes étant le séjour heureux des justes non baptisés. Ces derniers étant soumis cependant au Dam: privation probable de la vue de Dieu. Cela propose un beau sujet de méditation . Ce qui est certain : l'Eglise Saint Thibault de JOIGNY contient bien des trésors. La descente du Christ aux enfers est en plus une rareté; allez la contempler...



Remerciements au Frère Alban TOUCAS De la Pierre qui Vire et à Monsieur l'Abbé MERLANGE pour leurs précieuses interventions.

Les Joviniens sur les routes de l'Exode

par Ginette BARDE

Voici le 3ème et dernier volet de l'enquête menée auprès des Joviniens par l'Association. Un article dans l'Echo de Joigny No 39 (qui relate le bombardement de Joigny) et des panneaux présentés à l'EXPOSITION de l'Eglise Saint ANDRE l'ont précédé . Nous donnerons ici les grandes lignes qui se dégagent des récits vécus transmis par les personnes participantes. A elles un chaleureux merci! Par ailleurs nous ferons une large place aux extraits les plus significatifs sans citer de noms et en excluant tout jugement de valeur sur les attitudes des personnages évoqués. Des recherches supplémentaires ont été faites pour tenter d'étayer les témoignages personnels attachants et précieux . Mais dans un environnement administratif et civil désorganisé, l'appui de textes officiels s'est avéré localement inexistant .

--*-*-*-*

Juin 1940

Les civils français happés dans la spirale de la fuite, furent d'abord, sachons le, des "évacués", puis des "réfugiés" avant que le futur ne les englobe dans ce mouvement qu'on a nommé "Exode" par comparaison avec la terminologie de la Bible.

On ne peut rien comprendre de l'état d'esprit et des réactions des civils si l'on ne fait pas entrer en jeu l'atmosphère qui a précédé la 2ème Guerre Mondiale...cet été d'insouciance, celui de 1939 avec ses ritournelles propices à la confiance et à la décontraction, encore à fleur de mémoire et que nos lèvres murmurent toujours volontiers : "Y a d'la joie", "Bonjour, bonjour les hirondelles !", "Mon village au clair de lune" et ... la scie du moment " Tout va très bien Madame la Marquise ! ". Dans cette sérénité qui ne signifie pourtant pas le bonheur pour tous, la GUERRE est comme la déflagration d'une explosion qui assomme et qui surprend. Les "mobilisés" affirment qu'ils vont revenir très vite. Après un hiver très enneigé et rigoureux, les alertes, les masques à gaz, les vitres occultées ou peintes en bleu, les pères de famille partis, on entre dans la guerre, encore tout abasourdi alors que, comme un éclair, les lignes françaises sont enfoncées ! L' Allemand est à notre porte ! ...Une deuxième fois on est assommé, sans avoir le temps de comprendre. Alors la France part, en étant à la fois logique et illogique .

Pourquoi part-on ?

C'est **la peur** qui crée l'Exode . Pour 1914-1918 elle était circonscrite à la portée des canons. En 1940, l'avion change tout. Il devient une arme psychologique qui atteint les civils. L'aviation allemande bombarde aérodromes et gares, détruit voies ferrées et routes et tout ce qui s'y trouve, pour désorganiser toute arrivée de renforts français.

Mais on part également car des ordres d'évacuation sont donnés par les autorités... qui elles aussi partent souvent, prématurément ; on a peur de devenir allemand comme les Alsaciens de 1870 à 1918; on a la peur du lendemain et des difficultés de ravitaillement.

La panique prend le relais lorsque le tissu social s'effondre : les banques, les administrations, les commerces de bouche ferment.....jusqu'aux boulangeries (gardons nous cependant de généraliser !). Les maires s'en vont, puis des médecins et pharmaciens. L'électricité est coupée aux environs du 15 Juin, ne sera souvent rétablie que vers le 9 Juillet : les bougies , les lampes pigeon et à pétrole quittent les placards .

La plupart du temps, on ne se donne pas le loisir de la distanciation, on décide brutalement : par exemple, on accueille à Migennes deux femmes, parties de Vouziers dans les Ardennes, avec pour tout bagage l'inutile cartable de l'enfant qu'elles étaient allées chercher à l'école, avant de se jeter dans un train de passage .

Il y a **la contagion**, on voit les autres partir et le 10 Juin c'est le Gouvernement français qui quitte la capitale.

Et puis **la rumeur**, peut être la pire des raisons, se propage : les Allemands égorgent, violent, coupent les mains des enfants .(*citons un exemple personnel : au retour d'exode, en gare de Dijon, on me réprimande d'avoir accepté et commencé à boire un café chaud offert par les Allemands; plus tard on me recommande encore de ne pas accepter d'eux des bonbons.... "s'ils étaient empoisonnés", me dira-t-on !!!*)

Vive est aussi la crainte de manque de carburant : "Les nouvelles qui concernent l'essence sont semblables à celles qui concernent la guerre : ce sont des mythes circulant, venant d'on ne sait où".

"Enfin la hantise de franchir la Loire avant que les ponts n'y soient coupés, et la 5ème Colonne ont un effet déterminant :

La Loire est l'ange gardien qui attend à une portée de km, la 5ème colonne une flottante personne, une divinité détestable qui s'incarne et se désincarne, apparaît et disparaît, c'est le délire d'intolérance de tous ces sédentaires devenus nomades "

Pourquoi ne part - on pas ?

Dans la plupart des cas, ceux qui ne cèdent pas à la pression sont : ceux qui sont conscients de leurs devoirs de responsabilité et de solidarité, soit des personnes âgées, les unes incapables de voyager, les autres faisant montre de réalisme. Parmi ces derniers, ceux qui ont fait la guerre de 1914 , qui ont le réflexe de " tenir" dès l'instant qu'ils ont évacué les jeunes et les femmes : quelque part ils acceptent le risque d'être tués pour protéger de leur simple présence ce qui peut l'être . Mais cet ensemble constitue une minorité.

Le comment des départs

Pour notre région ils commencent massivement vers le 12 juin, mais c'est surtout les 14 et 15 que Joigny se vide et que la campagne suit. On part à n'importe quelle heure du jour , au petit matin ou même la nuit . Tous les moyens sont utilisés : à pied pour certains, avec un sac à dos, une brouette ou une voiture d'enfant qu'on pousse, à vélo, avec des voitures gerbières et un autre cheval attaché derrière, en voiture particulière, en camionnette, avec une benne de la ville, dans des véhicules et ambulances militaires, en péniche à " Péchoir " pour un petit groupe, par trains de voyageurs, wagons à charbon, wagons à bestiaux depuis Migennes (dans ces derniers, au terme du voyage, on continuera à y vivre jusqu'au retour)

Les trajets

Ce serait une erreur de croire que tous ont suivi les mêmes voies. Dans notre tentative à cartographier les " chemins de fuite ", nous avons pu construire une sorte de périmètre d'extension qui à travers la France a la forme d'un entonnoir renversé. Il commence par un couloir d'étranglement né des points de passage sur la Loire. Ensuite il s'évase beaucoup plus que nous ne l'avions imaginé : nous en avons noté les points extrêmes. Et à mesure que l'éventail s'étend, les conditions de vie, d'installation, d'accueil se diversifient. Qu'est - ce qui les fait varier ? le hasard, la chance ou la malchance, l'indécision collective ou bien un sursaut de réalisme, de bon sens (on quitte le comportement moutonnier, et on dit " je n'irai pas plus loin " , parfois on remonte à contre - courant, opération qui tient de l'exploit !). Tiennent aussi une place importante l'épuisement du carburant, les Allemands qui rattrapent les fuyards, le " ras le bol " de la promiscuité et peut être la rencontre avec des populations paisibles qui elles, ne fuient pas plus au Sud. Il y a des itinéraires malins, par les petites routes, et l'aventure sur les grands axes surchargés, et plus visés par l'aviation ennemie . Il s'avère que l'exode de Mme X ne ressemble pas à celui de Mr Y, que la destinée du jeune P.... n'est pas comparable à celle de Marie-Noëlle ou Jean Jacques.

L'argent joue son rôle, ô combien ! : il y a ceux qui donnent, ceux qui vendent, ceux qui volent même sous la mitraille.

Certains vont dans la famille ou chez des amis, beaucoup droit devant eux, perdus au milieu de visages inconnus, vers des demains d'incertitude. Il y a beaucoup de femmes seules avec des enfants, des soldats isolés ou en convois, qui tentent d'être prioritaires sur les routes, parfois l'arme au poing pour se frayer un passage: ils aident, ils rassurent, ils démoralisent et ils choquent par le spectacle de leur fuite, même si des tentatives de regroupement sont affichées .

Les livres d'histoire ne rendent compte que très fragmentairement de cette période peu glorieuse. Alors tous ces petits "bouts de vie" assemblés, qui constituent le précieux film de notre vécu, ce n'est pas sans émotion, qu'on les unit parce qu'ils constituent, dans leur diversité, les seules preuves de ce que nous avons traversé et que les autres ignorent. Même quand c'est douloureux, c'est notre histoire et les textes qui vont suivre désarmeraient les sceptiques qui ne croyaient pas à l'utilité et à l'intérêt de cette enquête, au prétexte que l'exode " c'était pour tout le monde pareil ! ". C'est un devoir, de témoigner pour les générations futures !

--*-*-*-*

" Dans l'après midi du 13 Juin un groupe de 9 personnes s'était constitué dont 4 fillettes. Sur une charrette à bras, on avait entassé valises, couvertures, argenterie. Le 14 à 6 h du matin on emmena le tout, plus 2 bicyclettes et le landau du bébé, direction Route de Migennes.. A la Perrière des soldats interdisaient d'aller plus loin : un bombardement venait d'avoir lieu à Joigny et à l'entrée de Migennes. Or un marinier suisse avait amarré là sa péniche sur la rive droite de l'Yonne; à notre demande, il détacha une barge et en plusieurs fois nous fit traverser. La route d'Auxerre était encombrée en une cohue indescriptible de convois militaires et de réfugiés mélangés; des avions à " croix noires " vrombissaient à faible altitude au dessus de cette cohorte. il fut décidé de quitter cette route et d'aller se ravitailler à Chichery pour le repas de midi. Tout était désert et dans une boucherie ouverte, S.... C.... tailla des escalopes puis des soldats en déroute nous donnèrent des petits pois; nous comptions aller ensuite à Villefargeau chez un fermier ami, et celle d'entre nous, envoyée en " estafette ", si elle avait trouvé les lieux déserts, avait rencontré un " trayeur " de vaches qui distribuait du lait aux passants. Le bébé en profita et nous repartîmes à travers chemins de terre, fourrés et fossés où nous plongions chaque fois que les avions nous survolaient. Puis chez des fermiers de Charbuy, les enfants étaient partis, les parents restés, paniqués au dernier moment à l'idée de tout quitter. C'est le 16 que les Allemands sont arrivés dans la cour. Ils nous ont incités à rester là. C'était logique, pourquoi fuir ? Le 18 Juin l'annonce de l'armistice est arrivée à la Mairie de Charbuy . Le fermier nous a ramenées à Guerchy sur un plateau, puis nous avons fait Guerchy-Joigny à pied .

De retour à Joigny la vie s'est organisée (pour les sinistrés de notre groupe dont les maisons avaient été atteintes par le bombardement), dans une maison amie et c'est ainsi qu'a commencé une petite " Pension de famille " Rue des Moines ! Le ravitaillement s'y est effectué ainsi :

- à bicyclette chez les cultivateurs devenus nos amis et qui partageaient avec nous .

- par le train jusque dans l'Avallonnais auprès de parents: les voies étaient endommagées et il fallait faire coïncider cars et SNCF .

- puis nous allions glaner dans les champs vers la Croix d'Arnault et près de la route de Looze ; aux grains de blé écrasés dans un moulin à café manuel, on ajoutait des condiments, puis on fabriquait des boulettes à faire frire. C'est seulement au mois de septembre que les activités professionnelles ont repris. Puis il y eut l'arrivée des prisonniers français dans la caserne Davoust. Parmi leurs gardiens, - des Autrichiens - , un officier qui communiquait avec le Chanoine Vulliez en latin, permit de leur apporter une soupe cuite à la " pension de famille " de la Rue des Moines. Quand on pouvait , on leur ajoutait un bout de lard . "

M. L....

Mme L... de Charmoy donne des nouvelles à sa famille par une lettre du 17 Juillet :

" Nous sommes partis à 4 h du matin par le dernier train, 1 h 1/2 avant le bombardement de la gare de Laroche- Migennes et nous sommes allés jusqu'à Bourges en 4 jours en demeurant arrêtés dans la campagne durant un jour et une nuit et sans ravitaillement . Je ne fais aucun commentaire sur la situation générale, de peur que ma lettre ne soit ouverte " .

C'est vrai que les trains étaient immobilisés n'importe où, qu'ils roulaient parfois très lentement au point que certains descendaient pour aller chercher du ravitaillement, de l'eau, du pain, des confitures....

Mme A..... elle aussi ira jusqu'à Bourges, elle raconte: " J'étais enceinte et le train qui suivait le nôtre a été mitraillé ; sa locomotive est montée sur le dernier wagon de notre convoi. Il y a eu des morts et des blessés, les morts étaient étalés sur les talus. Le choc m'a projetée en l'air. J'ai beaucoup pleuré et à côté de moi, un monsieur est mort, faute de soins. Moi, j'ai été envoyée à l'Hôpital de Bourges.

G . P..... qui n'était qu'un enfant et qui était avec les deux soeurs LECOCQ (fusillées bien plus tard par les Allemands dans leurs fonctions d'ambulancières), parle ainsi de l'accueil dans le département de la Creuse où théoriquement devaient se replier les gens de l'Yonne: " J'ai connu de très braves gens, des paysans très pauvres de la Creuse chez qui nous n'avons manqué de rien, je crois même que les plus pauvres étaient les plus généreux, les plus accueillants "

Soeur G.... du Rosaire appartenait à la communauté des religieuses du 33 Bd du

Nord en Juin 40 : "Six religieuses accompagnées de Mr le Curé et de sa gouvernante sont parties à pied avec 30 enfants de 5 à 16 ans en un seul groupe et ont franchi le pont de Joigny 20 minutes avant le bombardement, emportant avec elles de la nourriture pour trois jours et des vêtements. Nous nous sommes mis à l'abri, quand les bombes sont tombées, près de la gare....Nous sommes partis trois jours et avons fait une trentaine de kilomètres en nous arrêtant dans deux fermes puis avons réintégré Joigny.

Nous avions déjà des réfugiés de l'Est, de Septembre à juin 40 puis nos soldats chez nous. Ce fut alors des militaires allemands jusqu'à la fin de la guerre. Ils nous donnaient du ravitaillement et la Mairie fut bonne pour nous . "

Il est difficile de regrouper les témoignages par thèmes (nous avons parfois réussi à le faire) mais il a été douloureux de fractionner des textes dont l'unité fait la valeur ; la chronologie en souffre, bien sûr !

" Nous sommes partis le vendredi 14 Juin en fin de matinée. Nos parents s'occupaient du Foyer du Soldat, devenu par la suite le Secours National. Depuis plus d'un mois nous avions des réfugiés belges et du Nord qui nous incitaient à préparer nos affaires, sentant que nous serions obligés de partir, nous aussi. Nous avions deux voitures conduites par nos parents dont le souci, pendant tout le voyage sera de ne pas être séparés. Nous emportions un matelas pour la grand mère de 80 ans. Il nous protégerait contre un mitraillage éventuel. L'une des voitures tirait une petite remorque que notre père, banquier, avait fait fabriquer spécialement pour y mettre les valeurs et affaires importantes de ses clients. Son objectif était de rejoindre Tulle, lieu de repli de la Banque de France d'Auxerre. Il envisageait même si le séjour se prolongeait de reprendre son activité sur place.Nous sommes arrivés à Tulle en retrouvant des amis de Joigny dans leur famille qui nous donna aussi l'hospitalité. Le logement était tout petit et, dans la journée nous logions à onze et notre père passa toutes les nuits dans une remise - débarras à côté de sa remorque, mini - banque !

Les habitants de Tulle furent accueillants. Nous faisions beaucoup de couture . Puis on se lasse de tout: les laveuses eurent vite assez de notre présence au lavoir du quartier. Bientôt le ravitaillement fut plus difficile et les réfugiés commencèrent à devenir pesants et furent moins bien vus

Après l'obtention d'une autorisation officielle, ce fut le retour le 23 Juillet, avec l'angoisse du passage de la ligne de démarcation qui coupait la France en deuxnos premiers Allemands ...et le souvenir de soldats à moto qui tournaient et retournaient sur la place du village alors que nous avions des problèmes de carburant. Nous ne savions pas ce qui nous attendait dans cette zone occupée, ce que nous allions retrouver : de loin apparut le clocher de St Jean dominant toujours la ville

(on l'avait dit démolie). Notre maison était debout, un jeune ménage y logeait mis là par une tante pour éviter l'occupation par les Allemands et le pillage déjà commencé. Le fiancé - soldat était vivant mais prisonnier à la caserne de Joigny ... Une autre vie repartait . “

Mmes P. J... et H. G...

Autres papiers précieux, autre véhicule.....

“ Nous avons quitté le 33 Rue St Jacques le 14 juin après-midi et Joigny seulement le 15 au matin après le bombardement..... mon père ayant été employé comme cantonnier auxiliaire en remplacement du cantonnier mobilisé, Monsieur le Maire lui avait confié une benne de la voirie avec quelques archives de la Ville. Pour le ravitaillement en essence nous n'avions pas de problème, nous avions dans la benne un fût d'essence fourni par la ville. Nous avons été mitraillés avant de quitter Joigny, puis nous avons subi les bombardements de Toucy, Montluçon, Ste Feyre et Guéret. A Nevers nous avions vu l'incendie des dépôts de carburant. Nous sommes restés à Ste Feyre au hameau de Peupelat jusqu'au 15 Août, dans une ferme où nous avons couché dans la paille sur nos matelas et fait la cuisine dehors entre deux pierres, abrités de la pluie sous un parapluie ; ensuite nos logeurs nous ont donné une cuisinière sous un appentis. Nous avons rencontré des Joviniens: le marchand de poissons de la rue de la Tuerie, un Car de Bourgogne piloté par Mr Marcel Reygnaud puis Mme et Mr Vauquelin commerçants de la Grande Rue . Nous sommes rentrés à Joigny avec la benne et avons retrouvé la maison pillée .”

G . B....

Comme dans beaucoup de localités, villes ou villages , le tambour de ville était passé pour un avis officiel annonçant qu'il fallait partir .

“J'habitais à l'époque Laroche - Migennes dans les cités SNCF. Nous sommes partis dans la nuit du 12 au 13 Juin , maman, mon frère de 11 ans, mes soeurs de 9 ans et 16 mois et moi 4 ans et demi. Notre père était de service de nuit à la SNCF et nous rejoindrait après... Maman avait emporté de l'argent, son livret de famille, nos cartes SNCF qu'elle avait mis dans un sac en toile qu'elle avait fabriqué et placé sous ses habits; Nous sommes partis dans un wagon à bestiaux. Nous y fûmes mitraillés. Des trains se sont heurtés, les gens s'enfuyaient dans les blés. Maman a dit “ quoiqu'il arrive, nous restons dans le wagon ” . Nous nous en sommes tirés , mais je pleurais, j'ai vu des soldats morts sous des couvertures, des noirs surtout .Je me souviens que les repas étaient pris, debout, sur les marchepieds de descente et d'avoir entendu comme un leitmotiv quand le train s'arrêtait, “ c'est le pont qui a sauté ” . Mon père ne nous rejoignait pas, il est parti après nous, nous nous sommes manqués et lui s'est retrouvé à SÈTE après bien des tribulations...et il est rentré avant nous. A Vierzon, j'ai vu ma première locomotive électrique, nous qui étions habitués à la vapeur .”

B. G....

“ Quelques temps déjà avant l'invasion , nous avions hébergé un couple de juifs allemands, car nous faisions partie depuis 1934 d'une organisation accueillant les réfugiés politiques allemands. Nous savions donc exactement comment Hitler traitait ses opposants et nous craignions d'être traités de même ; nous sommes partis le 14 juin au matin, nous sommes allés jusqu' à Bussières - Dunoise dans la Creuse. Nous avons couché sur la paille dans une grange, à côté d'un silo d'ex-plosifs. Nous avons entendu à la radio, le 18 juin l'appel du Général de Gaulle. Nous sommes rentrés: la maison était pillée, le Groupe Scolaire Garnier occupé par les Allemands. Revenus indemnes, ce sera à partir de 1943 la vie dans la clandestinité, puis la prison et la déportation pour mon mari. ”

G . V....

Pour rompre l'écheveau des souvenirs et des témoignages, revenons à l'analyse et particulièrement à la délimitation des territoires couverts par les réfugiés du Jovinien, avec pour seule appréciation, les réponses au questionnaire d'enquête .

Le passage de la Loire s'est concentré sur quatre points principaux : COSNE, POUILLY, LA CHARITE, et NEVERS .

Les points ultimes d'arrivée et de séjour s'étendent sur 22 départements :

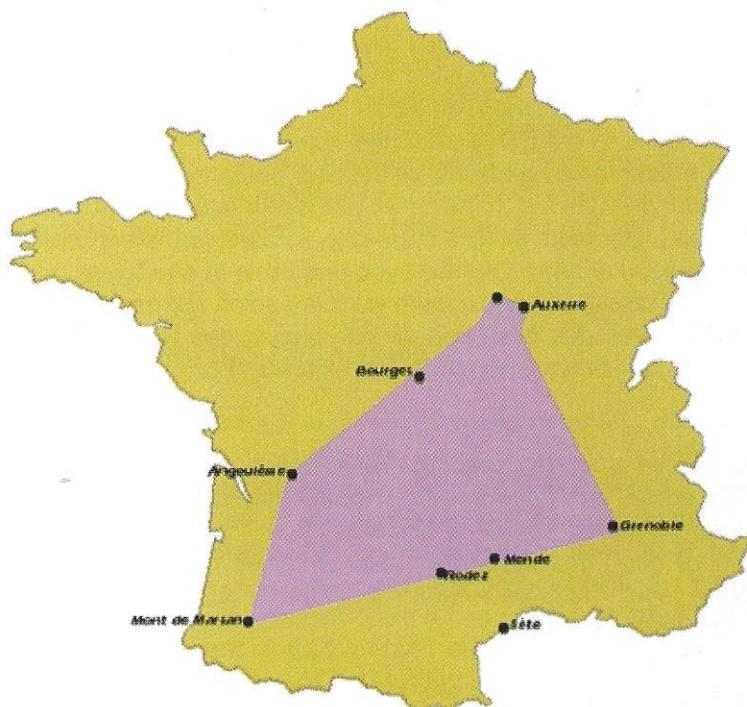
Nièvre, Haute -Vienne, Creuse, Cher, Indre, Allier, Puy -de-Dôme, Loire, Saône-et-Loire, Côte -'Or, Isère, Charente, Dordogne, Cantal, Tarn-et-Garonne, Corrèze, Aveyron, Lozère, Ardèche, Hte-Loire Landes, Hérault . (en 3 bandes successives du Nord au Sud)

En majorité on a emprunté les trajets directs, mais certains ont échappé à la plupart des difficultés en gagnant la Loire, par les petites routes de Puisaye et en cherchant leur équivalent ailleurs, sur les cartes des calendriers postaux, demandés aux indigènes ! Certains (quelques unités) ayant filé droit sur le Sud - Ouest ont ensuite et pour des raisons diverses, traversé le Massif Central par ses routes tortueuses, pour remonter par les abords Est ou Ouest de la Vallée du Rhône. Quel périple, une moyenne de 12 départements parcourus. Et détail pittoresque, le radiateur s'essoufflant dans les montées de l'Ardèche à peine carrossables, on puisait de l'eau pure dans les “ sources qui sourdaient aux flancs du Mont Gerbier de Jonc, alimentant le radiateur aux sources de la Loire ! ”

On peut toujours se poser la question : si le carburant n'avait pas fait défaut, jusqu'où serions nous allés ? !!

2 axes dominants pour les départs

- Joigny => Aillant => Toucy et dispersion vers Cosne, Pouilly s / Loire, LaCharité
 - Joigny => Auxerre => Clamecy vers La Charité et Nevers .
- On part peu par Montargis, cependant Gien n'est pas plus éloigné de Joigny que Cosne => soit que le Pont de Gien ait sauté, soit que la prévision d'évacuer l'Yonne sur la Creuse ait prioritairement joué .



Les points extrêmes des chemins de l'Exode des Joviniens .

La durée la plus courte s'avère avoir été de 24 Heures. Ecouteons, ce fut quand même une aventure :

Dans cette famille le père et les deux frères sont partis avant le bombardement, la

mère et la fille après, à pied, avec des voisins, par la ligne du tacot.

" Le bombardement a été vécu sous la table de la salle à manger ! Le passage du Pont vers 6 h du matin le 15 est demeuré gravé dans ma mémoire. Nous sommes restées 24 Heures à Senan et revenues à Joigny dès que les Allemands étaient là. Nous avons subi le mitraillage autour des meules à Senan et dans les fossés de la Promenade du Chapeau. Les Allemands étaient installés sous les platanes avec une popote et il y avait énormément de side - cars. J'ai été effrayée de voir casser les vitrines de la Grande Rue (Rue piétonne aujourd'hui) avec la crosse de leur fusil ; toutes les boutiques avaient été pillées. Le boulanger Mr Germineau et la Coopérative ont tout de suite fait du pain (en pétrissant à la main faute de courant). Dans la Pharmacie Lallemand, les médicaments écrasés formaient une couche de plusieurs centimètres. J'ai barré l'entrée avec une table et n'ai laissé pénétrer que les médecins venus prendre le nécessaire pour les soins aux malades et blessés. Des gens partaient avec des brassées de parapluies, des bas dérobés dans les boutiques, nous les leur faisions remettre, sans illusion ! "

M-T. M....

Pour l'évacuation des malades, vieillards et blessés, nous avons 2 récits et le témoignage plus officiel de l'Economie de l'Hôpital auquel on peut ajouter celui de Melle Perreau paru antérieurement (ECHO No 39).

Soulignons encore que nos recherches aux Archives d'Auxerre concernant la presse jovinienne sont restées vaines: " le Courrier Jovinien ne paraissait plus depuis le 10 Juin faute de papier. "

" J'avais 8 ans et je suis partie dans une ambulance de l'Hôpital Complémentaire Davoust installé dans les locaux actuels du Groupe Géographique. Nous y étions arrivées, maman et moi avec la Rosengard en fin d'après - midi. Grâce à notre voisine infirmière, un militaire devait prendre le volant (ma mère n'ayant pas encore le permis) et nous devions suivre le convoi d'ambulances, mais impossible de démarrer et nous avons dû abandonner notre voiture chargée, dans la cour de la caserne. Ne pensez pas que nous soyons parties le 14 !

Les ordres et les contre-ordres se sont succédés au milieu d'une impatience croissante: le pont allait sauter ! Il y avait dans cet hôpital des soldats blessés plus ou moins gravement et il fut décidé que les plus atteints seraient déposés à l'Hôpital de l'Avenue Gambetta. Pour évacuer les autres, il fallait que les ambulances franchissent deux fois le pont dans la cohue qui s'y pressait et reviennent à vide. On nous a distribué des couvertures, certaines toutes neuves, bleu ciel . La nuit était venue, nous attendions toujours, lorsque, vers l'Est vers 1 h du matin , je crois, une immense lueur rouge embrasa l'horizon vers la route de Brion. C'était un dépôt d'essence qui sautait dans un camp militaire (Mailly sans doute).

J'ai eu peur pour la première foisLes autres blessés furent mis à bord des ambulances, il devait y avoir aussi deux ou trois camions et une voiture dans laquelle se trouvait le médecin - major Leseur qui conduisait le convoi. Nous avons dû

passer le pont vers 1 h 30 . Il y avait dans chaque ambulance 7 blessés. Nous devions en déposer à Clamecy, mais nous avons perdu le groupe et le point de ralliement était Nevers. Entre ces deux points nous avons été mitraillés, le chauffeur-infirmier est descendu pour casser les ampoules du véhicule et continuer dans l'obscurité. En même temps il vérifia les blessés et revint en disant : "deux sont morts ." Je l'entends encore, nous emmenions 2 cadavres derrière nous. Nous allions retrouver notre convoi à l'Hôpital militaire de Nevers. Là, dans la cour, nous sommes descendus et j'ai vu, dans une ambulance , un blessé le pied arraché passant par la portière et laissé à son triste sort. J'ai passé la longue durée de l'exode dans les communs d'un château, après avoir dû abandonner les ambulances pour des camions militaires puis continuer par le train jusqu'à Aurillac et son immense Centre d'Accueil, puis la paix la campagne auvergnate !

G . B....

C'est maintenant l'amie infirmière qui parle :

" Revenue dans l'après midi à la maison, j'avais mis dans ma grande poche de tablier d'infirmière toutes mes photos, c'est ce que je voulais impérativement conserver." " Je suis à 2 h du matin à l'Hôpital Militaire de Nevers. Nous tombions de fatigue après avoir été accueillis par des infirmières délicieusement fraîches, pimpantes et maquillées qui nous enjoignaient de rejoindre les salles d'opération où du travail nous attendait. Après avoir veillé à l'installation de nos blessés dans les salles et passant outre à ces ordres, je me dirigeai vers les cuisines où un brave sergent réussit à ouvrir une réserve et à nous fournir des victuailles, sans bons ! Nos officiers ne savaient rien à propos d'un éventuel départ : on nous parlait de rejoindre Bordeaux et vers 5 h nous embarquions pour Clermont-Ferrand dans des camions d'où des soldats venaient d'enlever plusieurs cadavres; j'ai tu ce détail aux autres occupants du véhicule. A Moulins nous réussissions à nous laver et à nous restaurer, mais au moment d'embarquer, au milieu d'un grand parc, il a fallu se coucher sous les camions pour éviter la mitraille La peur passée, nos couvertures avaient disparu. Puis c'est dans la campagne au pied d'usines de Clermont que nous avons fait étape. Au menu, pâté en boîte et salades prises dans les jardins (au départ on avait cru emmener du ravitaillement, mais il se révéla être des caisses de matériel de radiologie). Puis, n'ayant pas voulu abandonner ma mère, et, d'ordre de mission en ordre de mission, je rejoignis successivement Aurillac par le train, puis Figeac en car. A Cahors, j'appris que l'Hôpital Complémentaire de Joigny était arrivé à Villefranche-de-Rouergue où je suis restée 3 mois, puis Rodez où je me suis mariée et suis demeurée deux ans à l'Etat-Major du département de l'Aveyron. "

P . R...

L'Hôpital de Joigny :

Voici, résumée, la situation décrite par l'Econome Mr Percheron, dans un très long rapport du 10 Août 1940 :

- 14 Juin 23h : l'Hôpital Davoust vient de recevoir l'ordre d'évacuer. L'opération s'est terminée vers 1 h 30 le 15 Juin. Dépôt d'une quarantaine de blessés sur des brancards dans les couloirs, bureaux, salles d'opération et de pansements.

- 3 h 45 : dans le bureau de l'Econome appel de Mr le Maire à Mr le Préfet lequel dément les rumeurs d'évacuation des Hôpitaux de Sens et Auxerre, assure que rien n'est prévu et qu'il faut rester à son poste (à Joigny sur 45 employés, 18 sont présents).

- 5 h 15 : mitraillage et bombardement du pont de Joigny " Je pensais voir arriver les médecins de la ville et les dames de la Croix Rouge " écrit l'Econome .

- 6 h : appel de celui-ci à Mr le Maire , le téléphone est coupé ; vain envoi d'une lettre, par un cycliste.

- 7 h : l'économe se déplace et rencontre le Directeur de l'Usine à Gaz venant de la Mairie qu'il a trouvé entièrement vide. C'est par la suite MM . RIOUS-SE et TISSIER , conseillers, qui représenteront l'autorité municipale auprès des Allemands.

(Il est à noter que le registre de délibérations du Conseil Municipal , ne porte aucune explication lors de la reprise des réunions de Conseil. Entre deux dates, simplement, un blanc . Il faudra même attendre 1942 pour y voir écrit le mot guerre !)

- 17 h : des officiers allemands annoncent leur contrôle de l'Hôpital le 16 juin, ce qui donne lieu au transfert des 90 vieillards, en car et en 2 heures à l'Hôpital militaire Davoust et desuite à l'orphelinat des Soeurs du Nord.

- 17 juin : ensevelissement des morts accumulés dans 3 chambres mortuaires, dans une fosse commune provisoire située dans le jardin de l'Hôpital. 3 formations militaires allemandes se succéderont à la prise de contrôle de l'Hôpital, la dernière se transférant au Groupe Garnier avec tout le matériel mobilier de celui - ci .

Après le bombardement de Joigny, Aillant et Toucy :

" Nous sommes parties à pied et en voiture avec des chevaux de Joigny à Champlay, nous avions une cousine qui y était décédée et nous avons dû l'enterrer nous-mêmes. Nous n'étions que des femmes, nous avions pu avoir un cercueil et avec l'aide d'un charron, le seul homme resté au village, nous avons descendu le corps dans le caveau .

Une vague d'avions italiens qui venaient de bombarder Joigny, est venue bombarder Aillant où beaucoup de réfugiés avaient fait halte sous les promenades (le Général Weygand avait passé la nuit dans cette commune et était reparti de bonne heure. Parmi les membres de notre groupe, il y a eu des tués, des blessés et les

chevaux ont été tués. Les blessés ont été emmenés par des militaires mais où ? Les jours suivants je suis allée dans divers hôpitaux et jusqu'à Fontainebleau..... De retour à Joigny je constatais que la gendarmerie était vide de ses gendarmes qui avaient reçu ordre de partir. Les épiceries étaient fermées, mais des personnes de bonne volonté ont opéré un ramassage de denrées qui furent d'abord entreposées au Musée, puis aux COOP Rue d'Etape. Notre petit neveu de 15 mois tomba malade et il fallut un Docteur et il n'y en avait plus aucun. C'est un médecin allemand de la Kommandantur qui s'est déplacé. De nos cousines blessées, nous n'avons eu de nouvelles qu'en Août : l'une était à Nevers amputée d'une jambe et l'autre hospitalisée à Vichy . Quand elles rentrèrent, c'est un médecin français, prisonnier , envoyé par la Kommandantur située alors à l'Hôtel de Bourgogne, qui les soigna à domicile. "

Y . C....

2 photos: Mairie d'Aillant avant le bombardement et la rue St Antoine en ruines



“ Le bombardement de Toucy n'a duré que quelques minutes, mais il a fait près de 80 morts sur la place . Bloquée par des voitures devant moi, un camion militaire et un hôtel, je ne pus que subir tout le bombardement. On ne peut oublier le sifflement des bombes, les façades qui s'effondrent, un hôtel qui brûle d'où sortent en hurlant des femmes enflammées et le sang qui coule le long de leurs jambes. Quand tout se calme, il faut partir, mais devant moi les conducteurs de deux voitures sont morts. A gauche, dans le camion des soldats - des morts. Je monte sur le trottoir et des soldats soulèvent des fils électriques qui jonchent le sol. J'entends encore la voix de l'un d'eux ” Allons , la p'tite dame, courage, vous avez des enfants, partez vite, ils peuvent revenir ” . Et je pars vers St Fargeau, la Charité, Guéret pour nous installer dans un café désaffecté dans un hameau sans rues, où les habitants étaient difficiles à comprendre dans leur patois et où nous avons été presque heureux, malgré le manque de confort.

J'étais institutrice et quand je suis revenue, en entrant dans la cour de l'école, “mes” élèves rentraient des “ doryphores ” et un allemand, sur un banc les surveillait. Il me dit “Vous voyez, je vous remplace, il ne fallait pas partir ” . Comme je m'étonnais de son français, il me répondit : “ ah ! vous savez, les grèves chez Renault en 36, j'y étais ! ”

D . F....



Joigny, Auxerre, Aillant, Toucy, la Charité s / Loire, La Châtre, Issoudun, Guéret, Autun, Paray-le-Monial, une vraie ligne de feu où les bombes ont frappé et que les Joviniens comme tant d'autres ont subi en enfilade. Certains, mais ils sont rares, n'ont rien rencontré de tel !

Nous sommes quatre Joviniens, jeunes à l'époque qui au delà de ces chemins de feu ont trouvé le calme dans un château, chacun différent, l'un au milieu des calèches, l'autre dans les communs, au bord d'une mare où se poursuivaient des petits canards duveteux, jaunes et noirs sur une eau paisible .

Il faut dire aussi, alors que Joigny était ville de Garnison avec le 3ème Régiment d'Artillerie Coloniale, que les troupes coloniales se sont battues dans la poche de Lorraine et ont résisté jusqu'au lendemain de l'Armistice . Le fait d'avoir saboté leur matériel encore en état au moment de la reddition, leur valut d'être envoyés immédiatement en Allemagne, en Westphalie .

Il y a beaucoup de chevaux qui sont morts et un agriculteur fait remarquer à juste titre que c'était leur outil de travail et qu'en les perdant ils avaient tout perdu. Notons aussi les difficultés des commerçants pillés et de ceux où une présence masculine était nécessaire pour pouvoir reprendre : " J'avais 27 ans, mon mari venait d'acheter un fond de machines agricoles qui commençait seulement à marcher. L'époux prisonnier, la maison pillée, il fallait pourtant essayer de continuer avec un homme très âgé sans initiative, avec une clientèle qui traditionnellement ne paie qu'à la fin de l'année. Tout l'argent du travail antérieur était dehors et personne ne voulait payer, prétextant que la guerre arrêtait tout paiement. Il fallait faire face. Une mercière me donna des gants à tricoter que l'on envoyait aux prisonniers. Elle me les payait 3 Francs et les vendait 9....Je recevais une allocation de 8 frs et 4 Frs pour ma fillette , alors je dus repartir chez mes parents, en campagne, travailler dans les champs. "

H . P....

La vie scolaire fut forcément désorganisée. Citons trois faits : un jeune garçon est parti de Brion le jour où il devait passer le Certificat d'Etudes, une jeune adolescente, réfugiée dans la Creuse a dû se rendre à Montluçon pour passer le Baccalauréat de Philosophie, les Enfants de Troupe de l'Ecole d'Autun s'enfuyaient au milieu de l'immense embouteillage qui couvrait rues et trottoirs. Les véhicules étaient immobilisés et là, eut lieu l'un des plus violents bombardements qui a fait une centaine de morts.

Pour terminer ce long patchwork, cette marqueterie des souvenirs, difficile à assembler, il faut parler des enfants, toujours innocentes victimes dans toutes les guerres. Pensons à ce petit garçon, mortellement atteint au pont de Joigny et que parmi les cadavres conduits à l'Hôpital, on ne parvenait pas à identifier, à tous ces regards choqués par l'horreur imposée. Il y avait ceux qui ont beaucoup pleuré, ceux qui se taisaient pour ne pas accroître l'anxiété des mamans ou qui se muraient dans leur mutisme sans pouvoir parler après un bombardement ou qui ont fait des cauchemars longtemps encore après. " J'avais 5 ans, je n'ai rien oublié " dit l'une d'entre nous .

Mais aussi, pour ceux qui sont allés loin et sont demeurés un, deux, voire trois mois, leurs yeux se sont posés sur d'autres univers qui les ont surpris. A nos paysages découverts, ont fait suite les chemins creux, les châtaigniers, les plateaux et les dômes volcaniques de notre Massif Central. Ils ont croisé une paysannerie pauvre, vu des chariots à fond étroit et hautes ridelles, tirées par des boeufs, portant bien plus de foin que de blé .

Ils ont mangé du pain bis qu'ils ont parfois vu pétrir à la ferme ou vendu dans des boulangeries de campagne très arriérées. Des vaches rouges à cornes en lyre, des écrevisses dans les ruisseaux clairs parfois. Ils ont aussi trouvé de nouveaux amis, des grands-parents de substitution auxquels on a longtemps écrit, au fil des années.

L'exode de ces enfants là, c'est, au delà des souvenirs difficiles, des images... et des odeurs...

" Derrière l'austérité grise des maisons massives du Cantal, voici des visages et des senteurs. Face pâle encadrée de blond, une jeune adolescente, servante à la ferme, m'invitait dans son galetas à peine éclairé, après son travail, pour jouer avec moi et m'offrait des bâtons de réglisse ! ...elle qui n'avait rien !

Dans une chambre d'un grand hôtel, je vis aussi, lovée dans le satin avec son caniche, une petite fille, Marie-Noelle, dont la maman était Directrice d'un important groupe d'affaires à Pariselle était tout aussi gentille quand elle venait dans notre campagne.... mais quelle différence d'existence ... Ah! et puis, l'odeur du châtaignier dans le bûcher où je devais aller chercher des copeaux dans un petit seau de cuivre pour alimenter un minuscule poêle sur lequel nous devions faire la cuisine . Enfin, tenace au delà des années, l'image d'un oranger géant dans une serre et son parfum si doux,..... et le souvenir d'un bon gros chien des Pyrénées,... comme parfois la guerre était loin! "

..... plusieurs autres témoins diront, " c'était presque des vacances ! "...Nous étions des enfants, même si rien n'était gommé dans nos mémoires.

--*

Nous espérons avoir donné une impression d'ensemble sans avoir trahi l'esprit de ceux qui ont répondu à cette enquête. Il était impossible de présenter des extraits de tous les témoignages, mais les documents authentiques seront reliés et feront partie des Archives de l'Association Culturelle. Nous avons tenu à terminer sur une note agréable, mais je ne saurais clore ces pages, sans une pensée pour les civils ennemis qui, après, ont tant supporté de bombardements, sans dire aussi mon émotion, alors que ma rédaction coïncide aujourd'hui avec le terrible et massif exode des populations civiles du Kosovo, boutées, dans un tout autre contexte, hors de leurs foyers. Voilà qui relativise nos propres souvenirs...

Pour mémoire : le Général Maxime WEYGAND (1867 - 1965) avait été Chef d'Etat Major de l'Armée en 1930, Généralissime de 31 à 35 et fut Commandant Suprême des Armées françaises à dater du 19 Mai 1940 en remplacement du Général Gamelin. C'est lui qui conseilla l'Armistice le 12 Juin 1940. Il fut ensuite arrêté par les Allemands, et déporté. Il passa en Haute Cour de Justice après la Libération : le jugement rendu fut un non-lieu en 1948 .